

**RIEF**

**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

12 | 2022

Baudelaire et l'image

---

## « Être à la hauteur, face à quelqu'un qui ne triche pas ». Entretien avec Frédéric Martin, directeur des éditions du Tripode

*« Être à la hauteur, face à quelqu'un qui ne triche pas ». A conversation with Frédéric Martin, director of Tripode publishing company*

**Maria Chiara Gnocchi**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rief/9898>

ISSN : 2240-7456

### Éditeur

Seminario di filologia francese

### Référence électronique

Maria Chiara Gnocchi, « « Être à la hauteur, face à quelqu'un qui ne triche pas ». Entretien avec Frédéric Martin, directeur des éditions du Tripode », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 12 | 2022, mis en ligne le 15 novembre 2022, consulté le 17 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rief/9898>

---

Ce document a été généré automatiquement le 17 novembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# « Être à la hauteur, face à quelqu'un qui ne triche pas ». Entretien avec Frédéric Martin, directeur des éditions du Tripode

*« Être à la hauteur, face à quelqu'un qui ne triche pas ». A conversation with Frédéric Martin, director of Tripode publishing company*

**Maria Chiara Gnocchi**

---

« Construire une maison d'édition est une chose complexe, et une activité souvent mystérieuse pour les lecteurs. Dans l'univers du livre, un auteur écrit, un imprimeur fabrique, un libraire conseille, un critique analyse. Mais l'éditeur ? Il doit "ouvrir un lieu d'asile aux esprits singuliers", disait Jean-Jacques Pauvert. Cet éditeur du XX<sup>e</sup> siècle, qui révolutionna le monde de l'édition par l'audace de ses parutions, la beauté de ses livres et l'éclectisme de ses goûts, est une figure tutélaire pour Le Tripode. C'est à lui que nous devons le parti pris de publier ce qui nous chante dans toutes les catégories de l'imaginaire : du roman à la bande dessinée, du beau livre à la poésie, de l'ouvrage érotique au recueil humoristique, Le Tripode ne s'interdit rien. Surtout, c'est de lui que nous vient la leçon fondamentale que plus une œuvre est forte, plus elle doit être protégée. Cette conviction a fondé la vocation de notre maison d'édition. »<sup>1</sup>

Le site du Tripode est particulièrement riche et agréable à regarder, et on laissera aux lecteurs le plaisir de le découvrir. Ce que je propose ici est la transcription d'un entretien qui s'est tenu le 27 janvier 2022 à Paris, à deux pas du siège du Tripode, dans le Marais. Ayant fait la connaissance de Frédéric Martin il y a une quinzaine d'années, à l'occasion d'un colloque sur Léon Werth au Centre Pompidou co-organisé par les éditions Viviane Hamy, mon intention était d'abord de retracer la trajectoire de cet éditeur courageux et quelque peu visionnaire, et mon espérance, largement satisfaite, était d'avoir, à travers ses paroles, un aperçu du

monde de l'édition tel qu'on le vit par l'expérience d'une réalité petite, mais qui connaît un grand succès.

**MARIA CHIARA GNOCCHI :** Frédéric Martin, éditeur. Nous nous sommes rencontrés la première fois il y a 15 ans et tu étais déjà éditeur, quoique « junior ». Je t'ai toujours vu éditeur. À l'époque tu travaillais avec Viviane Hamy, nous avons partagé l'expérience du colloque sur Léon Werth qui a eu lieu au Centre Pompidou<sup>2</sup>. Depuis, tu as suivi ton chemin, tu as traversé plusieurs phases dans le monde de l'édition, et te voilà directeur des éditions du Tripode. Est-ce que tu t'es toujours vu éditeur ? C'est à quel moment que tu as compris que c'était ton chemin, que c'était ta vie ?

**Frédéric Martin :** Je pense que la première fois que j'ai dit que je voulais être éditeur j'avais 18 ans, c'était quand j'étais étudiant. J'avais un professeur qui me faisait passer ce qu'on appelait une colle, c'est-à-dire une sorte de révision, un examen, un oral de concours, et il m'a dit : « Parlez-moi de votre futur, qu'est que vous imaginez être ? », et là j'ai dit que je voulais être éditeur de livres qui rassemblent des textes et des images. Pas de bande dessinée, hein !

**M.C.G. :** Ma tu y avais déjà pensé ou tu as sorti ça à l'improviste ?

**F.M. :** Je ne me souviens plus, je me souviens juste de mon étonnement de le dire de manière aussi précise. Et je sais que c'était lié à un livre de Pratt qui mélangeait des textes et des images, c'était un peu son livre-testament, il revenait sur son histoire. Ce rapport entre texte et image m'intéressait beaucoup. C'est pour ça que j'ai voulu travailler dans l'édition. Ensuite, dans l'édition, j'ai fait plein de métiers : j'ai travaillé comme responsable des droits étrangers, responsable des relations avec la presse, responsable des relations avec les libraires... Aujourd'hui je suis officiellement éditeur mais j'ai l'impression que je fais la même chose depuis vingt ans. Et je dirais, pour moi le vrai moment où je suis devenu éditeur c'est *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza<sup>3</sup>. J'ai travaillé sur le texte, mais ce n'est pas le fait d'avoir travaillé sur le texte qui m'a fait éditeur, c'est le fait d'avoir compris la responsabilité d'un éditeur, c'est-à-dire que c'était un livre qui pendant vingt ans avait été refusé partout et qui théoriquement, donc, ne valait rien ; et moi j'avais décidé que ça valait tout et je me suis battu pour le faire comprendre, pour le faire entendre. Quand le livre est devenu un succès, au départ j'étais hyper content et après j'étais hyper inquiet parce que je me suis aperçu à quel point j'étais responsable. Un éditeur est celui qui peut faire découvrir un chef-d'œuvre ou le détruire. Je pense en tout cas qu'un bon éditeur n'oublie jamais ça. Et donc c'est là où je dirais que je suis devenu éditeur, c'est quand j'ai compris cette responsabilité-là.

**M.C.G. :** Tu étais, à ce moment-là, chez Viviane Hamy. Qu'est-ce qui s'est passé par la suite ? À un moment donné tu as eu envie de créer quelque chose qui te ressemble davantage, tu avais tes idées à toi ou tout simplement tu avais envie de changer ?

**F.M. :** Il y avait la raison officielle, celle que tu donnes au début, c'est-à-dire que je voulais faire des textes un peu différents que ceux que publiait Viviane Hamy et je voulais vraiment être responsable. Et on ne s'est pas entendus, parce qu'au départ je voulais juste créer une collection et comme ce n'était pas possible j'ai décidé qu'il fallait que je parte. Ça, c'était la raison officielle. Et après la vraie raison, mais que je n'ai pas comprise sur l'instant, c'était plus une réaction instinctive, c'est qu'il fallait que je me mette en danger. Chez Viviane Hamy j'étais un peu un enfant gâté, j'avais un bon salaire, on était super aimés par les libraires et les journalistes, on avait beaucoup de succès et j'étais trop jeune pour être à la retraite, j'avais 33 ans et j'avais

encore des choses à apprendre. Et pour les apprendre il fallait que je parte, il fallait prendre des risques. La seule manière de prendre des risques, c'est de recommencer à zéro, sans la protection de Fred Vargas et des succès de la maison d'édition<sup>4</sup>. Ça a été dur, parce que quand je suis parti je pensais que ça allait être facile et ça n'a pas été facile du tout. Mais en fait ce « pas facile du tout », c'était la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Je pense qu'en plus il y avait une forme d'arrogance. Quand je suis arrivé chez Viviane j'avais 25 ans et quand dès le début tu trouves des chefs-d'œuvre... Le premier livre que j'ai vraiment trouvé chez Viviane Hamy était *La Porte* de Magda Szabo, et six mois plus tard il a eu le prix Femina en France – la chance du débutant, vraiment. Le deuxième livre était *L'Art de la joie*, un best-seller incroyable, un phénomène mondial. Le premier livre français sur lequel j'ai travaillé, c'était *Ouest* de François Vallejo et il eu le prix Inter, ça s'est vendu à 100 000 exemplaires. Et donc j'avais l'impression que tout que j'aimais, tout le monde l'aimait et donc c'était facile. Du coup, il y a un moment où tu ne te remets plus en question puisque tout ce que tu fais est théoriquement bien. Et quand on enlève la protection d'une maison d'édition qui existe depuis vingt ans, tu t'aperçois que ce n'est pas si facile en fait, et donc ça t'oblige à te remettre en question. C'était ce qu'il fallait, parce que si je ne l'avais pas fait à cet âge-là je pense qu'à mon âge d'aujourd'hui je serais devenu... un gros con [rires]. Donc au départ j'ai fait ça pour des raisons presque intellectuelles, de goûts littéraires, mais en fait non, c'était des raisons plus fondamentales, de vie, d'apprentissage personnel.

**M.C.G.** : Combien de temps a duré la maison d'édition Attila ?

**F.M.** : Il y avait d'abord la revue, *Le Nouvel Attila*, fondée par Benoît Virot, un garçon génial<sup>5</sup>. Je lui ai proposé qu'on crée une maison d'édition ensemble, c'est moi qui suis allé le chercher et il a accepté. On a travaillé quatre ans ensemble.

**M.C.G.** : Et puis tu as eu l'idée du Tripode ?

**F.M.** : Surtout j'ai eu l'obligation du Tripode, c'est-à-dire que comme l'association ne marchait pas bien du tout et comme on perdait beaucoup d'énergie, à un moment il a fallu se séparer et en fait Le Tripode était le nom de la collection que je voulais créer chez Viviane Hamy.

**M.C.G.** : C'est curieux, parce que s'il y a quelque chose qui caractérise Le Tripode à présent, c'est qu'il n'y a pas de collections. Ou alors Le Tripode c'est la grande collection, c'est toi, c'est la collection que tu voulais créer ! Je trouve que tu as très bien présenté ta maison d'édition dans *Le Voyage en Tripodie*, cette sorte de catalogue/état des lieux édité en 2020 dont la version numérique est offerte sur le site de la maison d'édition<sup>6</sup>. Entre autres choses, on lit que Le Tripode est « un territoire, un mouvement perpétuel qui se construit au fil des rencontres avec les auteurs et leurs œuvres » ; ailleurs, dans une autre interview, tu as dit qu'éditer c'est surtout rencontrer des auteurs avant que des œuvres, en qu'en tout cas pour être éditeur il faut aimer des auteurs, comprendre des auteurs, suivre surtout des auteurs. Qu'est que ça veut dire, qu'est-ce que cela comporte ? Et, deuxième question, est ce que ça change et de quelle manière, quand ce sont des auteurs vivants ou des auteurs pas vivants.

**F.M.** : Déjà, moi je ne fais pas trop de différences entre les vivants et les morts, j'ai un côté spiritiste [rires]. Je pense qu'un auteur n'est jamais vraiment mort du moment où on le lit. Par exemple, regarde Sapienza : ma femme croit qu'on vit en couple avec Goliarda, elle fait partie de ma vie, elle dit qu'on est un ménage à trois et qu'elle n'a peut-être même pas la première place. Voilà, j'ai des rapports très forts avec les auteurs même quand ils sont morts.

**M.C.G. :** Ça vient de là, ta tendance à tout vouloir, c'est-à-dire que si tu peux, tu prends toutes les œuvres d'un auteur, non ?

**F.M. :** Je dirais que ça m'intéresse. Bien sûr, il y a des textes qui sont plus riches que d'autres, qui peuvent paraître plus urgents que d'autres, mais chaque texte qui sera lu rajoute quelque chose, c'est intéressant, c'est ça, une œuvre.

**M.C.G. :** Donc tu as tendance à rencontrer des auteurs, avant que des œuvres, et puis à continuer avec eux.

**F.M. :** Tout spontanément je dirais d'abord que quand il y a quelqu'un en face de toi, qui a passé des années à écrire un texte... Je veux bien que le texte soit intéressant, mais ça reste avant tout la démarche d'une personne très exceptionnelle. C'est très rare, normalement, dans la vie, de rencontrer des gens qui peuvent, sur des années, chercher quelque chose. Je ne dissocie donc jamais l'œuvre de son auteur, parce que derrière l'association des deux, tu as une question et une réponse. C'est comme si tu lisais la réponse sans t'intéresser à la question, c'est bizarre, pour moi. En plus, pour bien travailler sur une œuvre contemporaine (c'est la réalité de la maison d'édition, aujourd'hui on ne publie quasiment plus que des auteurs français contemporains ; on fait très peu de redécouvertes ou de littérature étrangère), il faut très bien connaître l'auteur pour aller le plus loin possible, pour l'aider à accomplir son œuvre. Parce que toi, en tant qu'éditeur, tu ne te substitues jamais à un auteur, tu n'es pas écrivain, et par contre ta qualité à toi, c'est de comprendre l'auteur et de l'aider à aller le plus loin possible, à être ce qu'il est. Et ça, non seulement c'est nécessaire en termes de métier, mais c'est passionnant, parce que, humainement, c'est là où tu es obligé d'être à la hauteur, comme tu es face à quelqu'un qui ne triche pas, qui va très loin dans l'expérience humaine, dans la solitude. Si toi, tu restes à la hauteur du bouffon, ou en tout cas de l'être social, qui sait parler, qui fait des mots d'esprit, et bien, tu es à côté de la plaque. Tu es obligé de te mettre dans un niveau d'exigence qui rend hommage, enfin qui répond à celle d'un auteur. Quand je disais, tout à l'heure, que pour moi la maison d'édition était comme une école, c'est qu'elle m'apprend à vivre véritablement : quand tu côtoies des auteurs, ça t'oblige à être meilleur, sinon tu ne tiens pas la route, tu n'es pas crédible pour un écrivain. C'est pour ça que j'aime autant ce métier et que je dis toujours qu'on publie avant tout des auteurs et pas des textes : c'est là où il y a le danger, c'est là où tu peux devenir quelqu'un d'autre de ce que tu es. Sinon tu vas en librairie, tu achètes un livre... c'est moins fatiguant que de le publier et voilà, tu l'as, ton bon texte. Si c'était juste le texte qui comptait, tu ne pourrais pas faire ce métier. À la limite tu deviens critique littéraire, tu lis plein de choses et tu gardes ce qui t'intéresse. Je pense qu'un éditeur a besoin de la rencontre pour trouver l'énergie qu'il faut, parce que c'est tellement d'énergie de publier que si tu ne trouves pas quelque chose que tu ne trouverais pas ailleurs, tu ne fais pas ce métier.

**M.C.G. :** Comment ça se passe avec les nouveaux auteurs ? Par exemple avec Valérie Manteau : tu as publié son premier récit d'abord, *Calme et tranquille* (que je trouve époustouflant !), et puis tout de suite après *Le Sillon*, qui a décroché le prix Renaudot 2018. Comment ça se passe avec les auteurs qui se cherchent... c'est toi qui les déniches ou c'est eux qui viennent vers toi ?

**F.M. :** Je n'ai jamais sollicité un texte, je ne suis jamais arrivé à dire à une personne « tu devrais écrire un livre ». Ce ne sont que des textes que j'ai reçus et après, tu ne fais pas vraiment de différence quand tu es lecteur. Quand un écrivain a déjà écrit des livres, que ce soit un premier roman ou que ce soit un texte par exemple qui n'est

plus disponible et que tu vas rééditer, tu le lis avec la même innocence. Et en général, tu sais très vite. Tous les textes que j'ai publiés, dans les cinq premières minutes, j'ai senti qu'il y avait une rencontre. J'essaie de me souvenir d'un texte pour lequel je n'ai pas eu cette sensation-là, et que j'ai publié quand même : je crois qu'il n'y en a pas. C'est un peu comme les rencontres humaines justement, c'est qu'en général en quelques minutes tu sais s'il y a un truc qui se passe.

**M.C.G. :** Tu dis qu'il n'y a donc pas de différence entre les nouveaux auteurs et ceux qui ont déjà publié. Mais je me dis, ce n'est pas difficile, parfois, d'accompagner un nouvel auteur ? C'est une question de responsabilité, c'est tout de même une manière de lui dire qui il est, si c'est son chemin...

**F.M. :** Tout est difficile, dans le sens que tout demande de l'attention. Au mois de janvier de cette année on a publié à la fois un premier roman (*Watergang* de Mario Alonso) et le chef-d'œuvre peut-être du plus grand écrivain français vivant qui est Marc Graciano (*Johanne*). Pour les deux, tu dois faire très attention. Dans le premier cas, tu peux décider d'une inflexion de sa vie : si son premier roman a du succès, sa vie ne va plus être la même, c'est sûr, parce qu'il aura eu dans sa vie cette chose qui va lui donner un équilibre, une force, parce que plein de gens ont dit « ce livre-là est important », ce n'est pas rien dans la vie de quelqu'un de se dire « j'ai fait quelque chose qui a touché un tas de gens » – et c'est ce qui est en train de se passer. Pour ce qui est de Marc Graciano, c'est son huitième roman que je publie, avant il était publié aux éditions Corti. C'est un immense, immense auteur, c'est peut-être le plus grand écrivain aujourd'hui, je dirais en tout cas le plus crucial, je ne vois pas un écrivain important comme lui aujourd'hui, en tout cas par rapport à ce que je ressens. Et là c'est pareil, quand tu sais qu'un auteur de cette importance te fait confiance et qu'il te donne un texte, ce n'est pas plus facile que de publier un premier roman, parce que ta responsabilité est immense, là aussi.

**M.C.G. :** Tu as déjà employé à plusieurs reprises le mot « responsabilité », que je trouve très important. Il y en a un autre qui m'a frappée, que j'ai dans une autre interview, et c'est « exigence ». Tu disais « il faut s'y prendre, avec les auteurs, avec beaucoup d'humilité et d'exigence »<sup>7</sup>. Exigence vis-à-vis de quoi, vis-à-vis de toi, de ton travail, c'est aux auteurs que tu demandes beaucoup ou c'est aux deux ?

**F.M. :** Je dirais que je ne demande rien aux auteurs, je leur propose tout, et c'est à eux de choisir après, encore une fois selon leur force et leur envie. C'est eux qui décident vers où on va. L'exigence est dans l'attention justement, c'est-à-dire qu'elle est ta capacité à leur proposer quelque chose, et elle est dans la souplesse aussi, c'est-à-dire qu'elle est ta capacité à entendre ce que veut l'auteur. J'associe humilité et exigence, c'est-à-dire que l'exigence ne doit pas devenir une forme d'autoritarisme, ce n'est pas parce que tu crois quelque chose d'un texte que tu as lu, que tu dois l'imposer à un auteur, ce n'est pas possible. L'auteur a toujours raison.

**M.C.G. :** Cette intimité qu'on vit avec les auteurs avant qu'avec les textes, n'est-elle pas fatigante, aussi ? On en sort comment ? Quand on finit de publier un auteur, on l'abandonne pendant un moment ? Il t'arrive parfois de laisser tomber quelque chose quand cela devient trop exigeant ?

**F.M. :** On peut finir de publier un texte, mais on n'arrête jamais de publier un auteur. Tant que l'auteur te sollicite, tu dois être là et parfois il te sollicite pour un texte qu'il est en train d'écrire, parfois juste parce qu'il a besoin de ta présence.

**M.C.G.** : Tout à l'heure tu disais qu'à présent Le Tripode ne publie quasiment que de la littérature française contemporaine, mais dans le catalogue on remarque un certain équilibre entre la littérature traduite et la littérature en français.

**F.M.** : Oui, à un moment la littérature traduite était plus importante que la littérature française, c'était une phase précédente ; et puis la littérature étrangère reste assez importante dans l'ensemble parce qu'il y a des auteurs dont on publie les œuvres complètes : Goliarda Sapienza, Juan José Saer... Donc il y a encore une présence mais il n'y a pas de nouveaux auteurs véritablement, ou très peu.

**M.C.G.** : Et c'est compliqué aussi pour les droits, pour les traductions etc., de publier de la littérature contemporaine en langue étrangère ?

**F.M.** : Non, c'est surtout autre chose parce que tu es moins proche d'un auteur.

**M.C.G.** : Et donc tu travailles moins sur les textes quand ils sont en traduction ?

**F.M.** : Non, tu peux travailler beaucoup, mais tu travailles sur une fidélité à quelque chose qui existe déjà. Quand tu travailles avec un auteur français tu peux l'aider à aller plus loin, alors que quand tu reçois la traduction d'un texte, tu ne vas pas appeler l'auteur pour lui dire « oui, mais je pense que là, tu devrais »... c'est un autre travail.

**M.C.G.** : C'est moins amusant peut-être...

**F.M.** : C'est moins compliqué en tout cas, c'est plus facile et c'est un de mes problèmes aujourd'hui : on ne publie pas plus de livres qu'avant, mais comme on ne publie désormais quasiment que des auteurs français, c'est quatre fois plus de travail, je surchauffe un peu.

**M.C.G.** : ... parce que tu travailles énormément sur les textes.

**F.M.** : Sur chaque texte on a souvent quatre ou cinq versions différentes. C'est des allers-retours, c'est des réflexions, c'est des questionnements. Un livre que je publie aujourd'hui, j'ai dû le lire quinze fois avant qu'il arrive en librairie.

**M.C.G.** : Tu n'as pas l'impression d'écrire, toi aussi ?

**F.M.** : L'expérience, c'est d'être traversé. Pour moi écrire un livre... Tu sais, il y a de très grands écrivains qui n'ont jamais publié un seul livre, mais qui ont été traversés par les œuvres. Et ça je le fais, oui. Il y a des moments où je suis saturé même, où c'est trop, mon corps n'est pas assez solide pour lire plus que ce que j'arrive à lire.

**M.C.G.** : Nous avons dit qu'il n'y a pas de collections au Tripode, mais il y a tout de même des regroupements. J'ai vu sur le site, ou dans le *Voyage en Tripodie*, qu'il y a par exemple toute une série de femme rebelles, évidemment Goliarda Sapienza en premier, mais aussi d'autres. Et puis, voilà, dix livres que vous proposez, « qui ont une place particulière dans l'histoire de la maison d'édition »<sup>8</sup>.

**F.M.** : Il faudra qu'on mette ça à jour... je crois que les derniers n'y sont pas.

**M.C.G.** : Si tu devais proposer des groupements, quelques grands focus, quelque chose qui te plaît, que suggérerais-tu ? Ou l'idée ne te convient pas ?

**F.M.** : Non... c'est que je pense que non seulement il n'y a pas de collection, mais il n'y a pas deux auteurs qui se ressemblent. C'est un peu comme les éditions de Minuit ou le Nouveau Roman. Quand tu regardes des auteurs qui sont dans le Nouveau Roman, il n'y en a pas deux pareils. Des auteurs comme Beckett, Claude Simon et Nathalie Sarraute ont été publiés en même temps par la même maison d'édition mais quand tu compares les textes... Je dis parfois que le point commun n'est pas dans les œuvres, mais dans le caractère des auteurs. Je publie des auteurs qui sont très libres en fait, ils

sont presque anar', dans le sens où ils ne sont pas des rebelles, ce ne sont pas des gens qui prétendent avoir raison et en même temps ils sont complètement insoumis. Je publie très peu d'auteurs qui vivent à Paris par exemple, ils ne sont pas mondains. Marc Graciano vit dans un camion dans la forêt. Ce sont vraiment des êtres très libres. Je dirais que le grand point commun du catalogue serait là, c'est eux. Il y a un air de liberté qui règne dans ces textes. La liberté en littérature, c'est quoi ? C'est beaucoup d'imaginaire, c'est beaucoup de poésie, c'est des langues souvent assez étonnantes, parce que c'est par la langue qu'on peut devenir libre, ce n'est pas par l'argent et voilà donc, c'est souvent des écritures assez incroyables.

**M.C.G. :** Et j'ai vu des gens aussi très différents parce que Le Tripode édite des albums jeunesse, de la poésie, des BD, des romans graphiques, des romans... donc forcément la ressemblance n'est pas tellement au niveau des arts.

**F.M. :** On est presque à l'envers de l'idée d'une collection où il faut qu'un livre ressemble à ce qui a été publié pour entrer dans la collection. Pour qu'un livre rentre au Tripode, il faut que j'aie l'impression que je n'ai pas son équivalent dans le catalogue. Si cela ne ressemble à rien que j'ai déjà fait, ça peut m'intéresser.

**M.C.G. :** Tu as au catalogue plusieurs écrivains qui pratiquent différentes formes d'art, qui sont à la fois plasticiens, peintres...

**F.M. :** ... des réalisateurs, même.

**M.C.G. :** Est-ce que c'est un trait commun à beaucoup ? J'en ai rencontré quelques-uns que j'ai lus, que j'ai vus ; ce n'est sans doute pas un hasard, mais est-ce qu'il y en a vraiment beaucoup dans le catalogue ?

**F.M. :** Oui, mais je pense que c'est plus un symptôme de notre époque que quelque chose de spécifique au catalogue du Tripode. Aujourd'hui la frontière entre les arts est très floue. Aux années 1960 un écrivain, c'était un écrivain, il ne faisait que rarement de la peinture ou des films. Aujourd'hui, la moitié des auteurs que je publie ont une autre vie. Il y a un auteur qui s'appelle Dimitri Rouchon Borie, l'auteur du *Démon de la colline aux loups*, qui vient d'être publié en Italie d'ailleurs<sup>9</sup>, il est aussi chanteur et photographe. On va publier le mois prochain un écrivain qui s'appelle François Szabowski, qui est aussi réalisateur ; Fabienne Yvert, qui est une poète, elle est aussi plasticienne et elle fait des expositions ; et ne parlons pas de Brigitte Fontaine qui en plus des poèmes qu'elle nous donne est chanteuse, comédienne, dramaturge et parolière.

**M.C.G. :** Ce que l'on remarque, quand on jette un coup d'œil au site ou quand on tient dans les mains un livre édité au Tripode, c'est qu'il y a une très grande attention à l'image et à l'aspect graphique en général : les couvertures, les polices, la disposition dans le site... c'est beau, et assez frappant. Cela me touche et me questionne, parce que je vois par exemple la plupart de mes étudiants par exemple qui ne cherchent que des PDF en ligne et qui recourent aux publications en libre accès qui sont le plus souvent sans couverture. Quand on lit un livre sur Kindle, on ne voit la couverture que lors du premier accès, puis normalement on n'y revient plus ; quant à la police, on peut la changer à son gré. D'où vient, par contre, cette attention à l'aspect graphique au Tripode ?

**F.M. :** D'abord il y a une réalité toute bête, c'est qu'en France les livres sont un peu comme les boîtes de chocolats : les gens continuent à offrir des livres quand ils sont invités quelque part, par exemple. Je ne serais pas loin de penser que 30% des livres qui sont achetés sont offerts, les gens n'achètent pas des livres que pour eux. Et quand tu proposes un beau livre pour le même prix qu'un livre moche, tu as plus de chances d'être acheté. Il y a d'abord cette réflexion-là, et ensuite je pense – et la

réalité tend à confirmer cette intuition – que le livre, c'est quand même un objet qui peut être très beau et pas très cher, et que les gens ont besoin de beauté. On est tellement tout le temps sur les écrans qu'on a envie d'un vrai livre avec une image forte. C'est un peu ce qu'on ressent par exemple avec de la musique : ce n'est pas parce qu'on a des mp3 et mp4 qu'il n'y a pas de gens qui ont envie d'acheter des disques vinyles, pour avoir l'objet et sentir quelque chose. Et la maison d'édition va vraiment très bien, elle a beaucoup de succès et je pense que c'est lié en partie au temps qu'on passe chercher la belle couverture, à chercher l'image juste pour un livre, à chercher la mise en page qui convient<sup>10</sup>.

**M.C.G. :** Dans le panorama de l'édition française, et de l'édition parisienne j'oserais dire, comment se situe Le Tripode ? Je dis « parisienne » parce que l'on sait bien que, dans le domaine de l'édition, en France tout se joue à Paris ou presque. En Italie, ce n'est pas la même chose. Moi lorsque j'ai fait mon mémoire de fin d'études ou ma thèse, ça m'a choquée d'apprendre que dans les bibliographies, si la maison d'édition est à Paris, on peut omettre le lieu d'édition. Sauf indication contraire, c'est à Paris, parce que de toute manière, dans 90% des cas, c'est à Paris qu'un livre est édité. En Italie on ne ferait jamais ça, parce qu'il n'y a pas *une* ville qui est *le* siège des éditions. En France, même les éditions qui naissent en province ont tout de même un siège à Paris. Comment vis-tu cette situation ? Dans le système de l'édition française/parisienne, est-ce fatiguant de vivre avec les autres, est-ce amusant, est-ce qu'il y a des rapports suivis avec les autres éditeurs ou chacun regarde de son côté ?

**F.M. :** Il est compliqué de répondre dans un seul sens, parce que je me sens à la fois très intégré à ce monde et très en dehors. Très intégré parce que maintenant ça fait quand même longtemps que je j'y suis ; très intégré parce que j'ai eu la chance d'être dans une maison d'édition qui était très aimée, les éditions Viviane Hamy ; très intégré aussi parce que j'ai eu un papa dans l'édition, qui s'appelait Jean-Jacques Pauvert<sup>11</sup>, qui a été vraiment mon maître, qui m'a appris beaucoup de choses ; très intégré enfin parce que la maison d'édition Le Tripode aujourd'hui obtient régulièrement des prix littéraires et de grands articles dans la presse. Donc je fais partie vraiment de ce monde. Et après, je ne suis pas du tout intégré parce que je vis une grande partie de mon temps en Bretagne, je ne suis pas parisien-parisien maintenant ; parce que culturellement je viens d'un milieu qui n'est pas du tout celui de l'édition, qui reste un monde très fermé quand même, très endogame comme on dit – pour attraper même un stage d'édition si tu n'as pas un oncle, un ami d'ami qui travaille dans une maison, ce n'est pas facile. En plus, culturellement je viens de Marseille, des quartiers nord de Marseille, c'est-à-dire d'un milieu très populaire, mes parents ont arrêté l'école à 13 ans, il n'y avait pas de livres dans mon enfance. Et après, si je veux rajouter encore au panorama, j'ai grandi en grande partie à l'étranger. Déjà Marseille, pour les Français, est un peu une ville étrangère, après j'ai vécu en Maroc, à Tahiti, aux Pays-Bas... Au final, ça fait que j'ai eu une culture de métèque, assez étrangère par rapport au monde de l'édition. Aujourd'hui encore je porte cela en moi, je m'ennuie dans les cocktails, ce n'est pas mon milieu, je n'ai pas grand-chose à y faire. Il y a plein de codes que je n'ai pas, les codes d'une certaine bourgeoisie intellectuelle... mais en même temps cela marche très bien comme ça, ce n'est pas un problème. Je n'ai pas du tout de gêne, ou le sentiment qu'il me manque quelque chose pour faire bien mon métier, au contraire.

**M.C.G.** : Et l'équipe avec qui tu es à ce moment, je les ai vus, ils sont très jeunes. Ça fait longtemps que l'équipe est la même ?

**F.M.** : Non... Charlotte, ça fait quatre ans, François ça doit faire deux ans maintenant, Léa, un an et demi... C'est une équipe assez jeune, et après elle est jeune parce que la maison d'édition a grandi très vite, et donc au fur et à mesure qu'il fallait s'élargir ils arrivaient. Là, je pense qu'on a un bon équilibre ; ou alors je peux recruter encore une personne, on va voir.

**M.C.G.** : À part les « dix livres qui ont une place particulière dans l'histoire de la maison d'édition » et qui sont signalés sur le site du Tripode, on remarque au catalogue certains noms qui reviennent, des auteurs dont tu as publié beaucoup de texte, comme Goliarda Sapienza, Hugo Pratt, Jacques Abeille, Fabienne Yvert, Antonio Rubino, Edgar Hilsenrath... Est-ce qu'il y en a un ou deux que tu aimerais bien signaler en plus ?

**F.M.** : En ce moment, indéniablement, j'ajouterais Marc Graciano. C'est la première fois où j'ai la certitude qu'un auteur va entrer dans l'histoire de la littérature. Il est immense, c'est un très grand et c'est tout nouveau, puisque là je publie pour la première fois un de ses livres en janvier, mais il est crucial pour notre époque, c'est quelqu'un qui a une langue extraordinaire et une richesse de pensée qui fait que ses livres sont à la fois extrêmement simples et puissants, efficaces.

**M.C.G.** : Comment l'as-tu découvert, Marc Graciano ?

**F.M.** : Il m'a envoyé un texte. Les éditions Corti avaient refusé ses derniers manuscrits pour des raisons que je n'ai pas bien comprises, car c'étaient de grands textes. C'est un auteur qui n'arrête pas de se déployer, et j'ai eu la chance qu'il me les propose.

**M.C.G.** : Et là aussi en cinq minutes, tu as vite compris...

**F.M.** : Oui, je connaissais déjà un peu ses textes d'avant, et là, c'est immense, tout simplement, d'une amplitude sismique, d'un lyrisme inouï.

**M.C.G.** : Le Tripode est donc une source de grandes satisfactions ?

**F.M.** : Oui. Il y a une chose qui fait la chance du Tripode et qui fait sa richesse – parce que je pense qu'on a vraiment aujourd'hui en très peu d'années atteint une richesse de catalogue que je n'ai jamais vue, j'ai l'impression qu'on publie en une année plus de beaux textes qu'on n'a réussi à en trouver avec Viviane Hamy pendant les sept ans que j'ai travaillé chez elle – et voilà, cette richesse vient de ce qui est très particulier à la France, à savoir la richesse de la librairie. C'est à dire qu'on a un réseau de libraires tellement solide, en France, que j'ai une force pour faire entendre les textes que je publie qui est démultipliée, là où dans certains pays tout va se jouer sur 4 ou 5 médias et peut être 20 librairies. En France, il y a 500 librairies qui peuvent faire du livre que je publie un succès et les médias restent encore très attentifs à ce qu'on publie, alors qu'on est une petite maison d'édition indépendante qui ne fait pas de publicité, par exemple. Même pour des éditeurs étrangers qui connaissent très bien la France, je pense que c'est difficile à mesurer à quel point on a cette chance-là. C'est à dire que je peux publier un auteur français contemporain qui me semble des plus importants, je peux publier Valérie Manteau qui a le prix Renaudot, je peux publier Bérengère Cournut, qui en deux ans rencontre 200 000 lecteurs avec un texte qui est un mélange de poésie et de roman ethnographique sur les Inuits... Ce sont des choses qui sont incompréhensibles et surtout impossibles à faire en Angleterre, aux États-Unis, en Italie... Je pense que les choses y sont plus difficiles, plus lentes ; ici ça peut aller très vite grâce à ce réseau de libraires et cette importance accordée aux livres, qui fait

qu'effectivement à la fin de l'année les gens s'offrent des livres, et qu'on a un marché dynamique.

**M.C.G. :** Et des phénomènes spécifiques aussi, je pense à la rentrée littéraire, il n'y a pas vraiment d'équivalent en Italie. En italien il n'y a pas d'expression pour indiquer la rentrée – des classes et tout le reste –, parce qu'on ne vit pas les choses de la même manière. Ou encore, je n'ai pas l'impression qu'on vive l'attribution des prix de la même manière, partagée. Ce sont des étapes fondamentales dans le calendrier littéraire français. Tu disais tout à l'heure que Le Tripode ne fait pas de publicité ; et donc la diffusion de l'information, comment se fait-elle ?

**F.M. :** Pour beaucoup, à travers les libraires. Et puis nos livres bénéficient vraiment de beaucoup de presse. J'ai parlé de Bérengère Cournut, par exemple : le mois dernier, elle a eu deux pages dans *Télérama* qui est l'hebdomadaire le plus lu en France (en tout cas pour la culture), ce n'est pas rien ! Je pense qu'il y a des pays où une maison d'édition indépendante qui publie un auteur qui écrit de la poésie n'imaginerait pas qu'on lui réserve deux pages dans l'hebdomadaire culturel les plus important.

**M.C.G. :** Et donc il y a d'abord le fait que ça plaît à quelqu'un – à des personnes, avant qu'à des structures – et puis, grâce à un certain système, ça passe.

**F.M. :** Oui, je pense que peut être le petit génie de la maison d'édition, c'est qu'on a réussi à faire sentir aux gens qu'on était heureux avec ce qu'on publiait, vraiment heureux. Que ce n'était pas une démarche mercantile, que ce n'était pas *a priori* pour devenir riches qu'on avait publié ces livres, mais parce qu'on les aimait, et le temps qu'on passe aussi à faire une couverture, à chercher quelque chose de beau, les gens sentent une forme de sincérité, et qui est celle que tu sens quand tu rentres dans le bureau.

**M.C.G. :** Tout à fait : en visitant le site c'est la même chose, on lit souvent « On a aimé ça, on aime ça, ça nous plaît, on voudrait qu'on partage ceci et cela ». C'est le message qui passe, en tout cas celui que j'ai ressenti ; et c'est très contagieux, si on est réceptif.

**F.M. :** Il y a plein de gens aujourd'hui qui vont acheter un livre parce que c'est Le Tripode et c'est fabuleux d'arriver à ce niveau de confiance des lecteurs. Encore une fois, là aussi, c'est avant tout un rapport qui lie des personnes, la vie.

## NOTES

1. [https://le-tripode.net/maison#la\\_maison%20dedition](https://le-tripode.net/maison#la_maison%20dedition).
2. *Léon Werth, l'universel curieux*, Rencontres au Centre Pompidou, 20-21 janvier 2006, organisées par Frédéric Martin, Viviane Hamy, Emmanuèle Payen-Wouts, Bernard Huchet. Captations audio disponibles à l'adresse <https://replay.bpi.fr/captations/leon-werth-luniversel-curieux/>.
3. Édité d'abord par Viviane Hamy en 2005, *L'Art de la joie* a été repris par Le Tripode en 2016, traduit de l'italien par Nathalie Castagné.
4. Viviane Hamy est, on le sait, l'éditrice des romans de Fred Vargas.
5. La revue annuelle, *Le Nouvel Attila*, a été publiée de 2004 à 2007, à 1 500 exemplaires, axée sur la redécouverte d'auteurs en marge, peu ou pas réédités, voire inédits en français.

6. « Bien plus qu'un catalogue », lit-on sur le site, « le *Voyage en Tripodie* est un point sur les années fondatrices du Tripode ». Il s'agit d'une brochure de 24 pages téléchargeable à partir de cette adresse : <https://le-tripode.net/livre/le-tripode/voyage-en-tripodie>.

7. I. Louvriot, « Qui est Frédéric Martin ? », *Sur une île j'emporterais. Journal d'explorations littéraires*, 24 novembre 2017, <https://suruneilej'emporterais.fr/qui-est-frederic-martin/>. Très belle interview, dont la lecture est vivement conseillée.

8. Notamment : Edward Gorey, *Les Enfants fichus* (2014), « le chef-d'œuvre du maître de Tim Burton » ; Jacques Abeille, *Les Jardins statuaires* (2016), « un roman un temps maudit, désormais mythique, que ses lecteurs placent entre les œuvres de Tolkien et Gracq » ; Valérie Manteau, *Le Sillon* (2018), « un livre inclassable. À la fois récit d'un amour sur un volcan et hymne à la liberté », prix Renaudot 2018 ; Charlotte Salomon, *Vie ? ou théâtre ?* (2015), « une œuvre bouleversante qui est à la fois l'invention du roman graphique, un document historique et le récit d'apprentissage d'une jeune femme prise au piège de l'Histoire » ; Andrus Kivirähk, *L'Homme qui savait la langue des serpents* (2013), « le livre culte du Tripode. Une épopée truculente à l'imaginaire foisonnant » ; *Le Nazi et le Barbier* (2018), « une épopée traitant l'Holocauste avec une verve et un humour hors normes » ; Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie* (2016), « immense roman sur le désir et la liberté » ; Juan José Saer, *L'Ancêtre* (2018), « un bijou littéraire basé sur un fait historique, une fable universelle qui interroge le sens des destinées humaines et le pouvoir du langage » ; Bérengère Cornout, *De pierre et d'os* (2019), « un voyage dans l'Arctique entre écologie, féminisme, anthropologie et rêves », prix Fnac 2019 ; Ali Zamir, *Anguille sous roche* (2016), « un premier roman venu des Comores, récompensé par les prix Senghor et Wepler. Un récit haletant, une langue réjouissante, portés par une femme révoltée ».

9. *Le Démon de la colline aux loups* a paru au Tripode en 2021 et en traduction italienne (par Elena Cappellini) aux éditions Solferino, la même année.

10. Les notes de l'éditeur qui précèdent le texte *Poésie du gérondif* de Jean-Pierre Minaudier (2020) sont source d'émerveillement et d'estime.

11. Jean-Jacques Pauvert (1926-2014), fondateur des éditions Pauvert, a publié dès le second après-guerre des textes de Camus, de Sartre (*l'Explication de L'Étranger* ayant d'abord paru dans les *Cahiers du Sud*), les *Lettres inédites* de Flaubert, mais surtout l'œuvre intégrale de Sade, qui avait circulé jusque-là sous le manteau, ce qui lui valut des poursuites judiciaires. Il a fondé le journal satirique *L'Enragé* en 1968, avec – entre autres – les dessinateurs Cabu et Wolinski. L'éditeur a vendu à Hachette la marque « Pauvert », devenue une collection rattachée aux éditions Fayard. Cf. J.-J. Pauvert, *La Traversée du livre*, Paris, Viviane Hamy, 2004.

## INDEX

**Mots-clés** : Martin (Frédéric), Tripode (Le), édition

**Keywords** : Martin (Frédéric), Tripode (Le), publishing company